

Comment finir en beauté

MICHEL AMATO

C'était la nuit. Il avait plu. Et Manuel roulait sur les chapeaux de roue. Il ouvrit la fenêtre, songea à sa femme, ses enfants, sa maison. Comment finirait tout ça? Mystère. Il baissa la radio, débraya dans le virage, accéléra, mais la voiture, déportée, patina et fit un tête-à-queue pour foncer contre un poteau en bois.

À plat ventre, Manuel quitta l'épave fumante. Ne restait du moteur que des pièces éparses sur l'herbe odorante. Une fois debout, il se gratta la tête, jura et donna un coup de pied sur la portière.

Non loin, une maison s'était éclairée. Manuel s'y rendit. Il tapa d'abord faiblement sur la porte, puis, impatient, frappa plus fort quand une vieille dame ouvrit. De sa chambre, elle avait tout entendu. Quel fracas! Elle sentait que Manuel était touché et lui demanda comment il allait. Manuel raconta d'une façon nerveuse l'accident, le virage, la route tout huileuse et le poteau qu'il prit de plein fouet.

La vieille dame appela ensuite les gendarmes, cela dépendait de leur juridiction; ils vinrent, établirent un constat et, lorsqu'on ôta l'épave, la lune parut en faire autant.

★ ★

★

Ce jour-là, il ne travailla pas.

Il dormit.

Ses trois enfants vivaient avec leur mère et allaient au lycée, seuls... La journée, chacun déjeunait à la cantine du lycée et, le soir, ils se débrouillaient, sans père ni mère... Mais la mère, où était-elle ?

Manuel était sûr qu'elle se trouvait chez Ivan, son patron, gérant d'un restaurant ; Ivan avait d'abord embauché sa femme, les week-ends, pour faire la caisse, et maintenant, celle-ci faisait la belle auprès de la clientèle, Ivan la présentant désormais comme sa nouvelle maîtresse, à la barbe de Manuel.

Manuel se disait que leur liaison avait dû débiter quand sa femme s'était mise à faire la caisse, au début. Des images revenaient le harceler. Ah, mais il faisait tout pour les repousser... ! Il ne voulait pas tomber dans la névrose, mais quelle honte, et quelle humiliation ! Dorénavant, tout le monde saura qu'il porte des cornes, et, partout où il ira, il sera l'objet de quolibets, de railleries ! Déjà, divers habitués en avaient pris leur parti, Ivan ayant su les mettre dans sa poche, et quand ils s'installaient à une table du restaurant, ils faisaient mine d'ignorer Manuel en détournant les yeux, si celui-ci les regardait.

Manuel continuait de travailler. Il ne voyait aucun moyen pour résoudre l'affaire. Il avait besoin de revenus et ne pouvait pas se laisser écraser, même s'il se sentait dans un cul de sac... Du reste, Manuel éprouvait une effroyable sensation d'infériorité par rapport à Ivan, ce qui, du reste, le rendait minable. D'abord, Ivan était expert en rhétorique. Discourir avec lui était inutile, et puis, il était mille fois plus opulent qu'il ne l'était.

Sa femme l'avait quitté ?

Et alors ?

Il n'avait qu'à s'en occuper !

Oui, Ivan se servait des mots comme de venimeux crocs d'aspic foudroyant ses victimes. De surcroît, leur différence de taille

était considérable. Manuel était petit, plat, ordinaire, insignifiant devant Ivan. L'autre était grand, blond, baraqué, genre Viking.

Bref, totalement l'inverse !

Car si Ivan impressionnait Manuel, celui-ci croyait posséder les armes légales pour le combattre, armes telles que Justice et Loi. Mais la honte était amère. Au travail, il ne s'agissait plus de porter le masque, il lui fallait aussi sourire et faire le zouave, comme si cela n'était pas grave. Certes, des clients avaient choisi de ne plus venir au restaurant, sans parti pris pour Manuel, mais, n'y allant plus, ils montraient qu'ils désapprouvaient ce qui se passait.

Évidemment, Manuel avait choisi un avocat, bien que ce dernier ne fît guère grand-chose. Tant que Manuel travaillait et qu'il préservait son poste, il ne pouvait rien... hormis un constat d'adultère lorsque sa femme ne rentrait pas, et sa femme avait décidé de ne plus rentrer, ayant trouvé un logement pour elle et ses enfants, et voulant refaire sa vie comme elle l'entendait.

C'était un bel immeuble.

La nuit, Manuel montait la garde, tout près, pour noter les soirs où Ivan y allait ; et quand il le voyait l'accompagner, l'étreindre et la couvrir de baisers, de folles envies de meurtre lui farcissaient l'âme.

Ensuite, il prenait sa voiture et, rempli de rage et d'impuissance, il roulait, aveuglé par des désirs de mort et de destruction.

L'autre nuit, c'est ce qu'il avait fait.

★ ★

★

Il alla sur les traces de l'accident, le jour suivant, en scooter.

Il vit les débris de verre, de fer, le socle du poteau qu'on avait retiré, et se rendit chez la vieille dame. Ensemble, ils allèrent jusqu'aux traces... La vieille dame trouvait tout à fait extraordinaire que Manuel s'en soit tiré sans dommage. Il avait juste des maux de tête, mais rien de grave.

Elle invita Manuel à boire un thé, et lorsque celui-ci fut assis dans sa cuisine, elle le regarda avec une intensité redoutable et lui parla de ses problèmes. Elle fit cela comme si elle les lisait dans ses yeux. Elle fit allusion à sa femme, son rival, ses enfants et elle termina bizarrement sur ce qu'il était en train de vivre dans la cave. Elle était voyante. Manuel, affolé, ne voulant pas en savoir plus, prétexta un rendez-vous urgent pour partir.

Car la vieille avait quand même vu qu'il morflait au restaurant. Elle n'apporta aucune solution. Elle évoqua juste les faits en concluant que les femmes étaient toutes des chiennes...! Manuel, qui méditait encore ces tristes paroles, était amer. Ah! s'il avait eu assez de force pour se passer la corde au cou! Mais, une fois au restaurant, il descendit à la cave, trouva une caisse de bière pour s'asseoir, songea à ses enfants et prit sa tête à deux mains.

★ ★

★

Et s'il n'y avait que ça! Mais quatre belles-sœurs travaillaient aussi au restaurant, avec un beau-frère avec qui il ne s'était jamais entendu, et maintenant qu'il était fait cocu par l'homme qui les nourrissait, Manuel pouvait fort bien se faire greffer un anus en amiante! la famille se moquait de savoir qu'il avait la tête dans les épluchures. Elle se réjouissait même de ce changement, comme divers clients, d'ailleurs. Seul Manuel morflait, grognon, prisonnier tel un rat des bas-fonds.

Car Ivan avait beau évincer Manuel du restaurant pour ne plus le voir, il ne pouvait pas non plus le virer. Du moins, sans motif valable qui lui causerait tort. Il préférait le reléguer au sous-sol des cuisines jusqu'à ce que Manuel craquât pour réclamer lui-même le licenciement. Mais Manuel avait les nerfs solides et ne craquait pas! Au contraire, il comptait gagner son affaire aux Prud'hommes, ainsi que son divorce.

Quoi qu'il en soit, il restait confiant, tout ce qu'il voulait, c'était quitter la cave.

Les soirs où le restaurant était plein et qu'il y avait foule, Ivan faisait appeler Manuel afin de s'occuper d'un rang. Mais quatre clients, ravis par le service, avaient dit à Ivan, debout, à la caisse, que Manuel était un type extraordinaire et qu'il pouvait en être fier, et quand ceux-ci partirent, Ivan fulmina devant sa caisse pour gueuler à Manuel de descendre illico nettoyer le vestiaire du personnel!

«Au diable!», criait-il, de rage. «Que ce fils de pute aille au diable!»

Alors Manuel descendait mais, dégoûté, ne faisait que remâcher sa haine, en attendant l'heure légale de s'en aller. Eh oui! la situation était telle qu'Ivan était obligé de garder Manuel; du moins, tant qu'il n'avait pas un motif en béton pour le mettre dehors. Ivan ne tenait pas non plus à le faire remplacer, car cela lui aurait coûté et cette idée n'effleurait même pas son esprit, si bien qu'il s'était offert les services d'un bâtonnier de renom et il comptait bien prouver devant les tribunaux que Manuel était une crapule et un fourbe qui lui volait de la marchandise depuis 13 ans. Évidemment, il n'avait nulle preuve, mais il avait fini par entasser les dépositions qu'il tenait de la belle famille, jouait sur les situations, comme les retards (considérés en fautes professionnelles), ceci l'autorisant à un renvoi brutal, sans aucun recours.

Donc, les jeux étant serrés, Manuel se pressait, lui aussi, d'accumuler des preuves pour les tribunaux, comme le faisait Ivan... Mais Thérèse, sa femme, comment prenait-elle tout ça?

Eh bien, pour elle, tout allait bien...! Rien n'avait jamais été aussi bien...! Elle voulait la moitié de la maison, les enfants à sa garde et récupérer tous les meubles. Elle voulait la voiture et la moitié du fric que son mari avait économisé depuis leur mariage. Elle voulait le maximum parce qu'elle clamait que

Manuel n'était qu'un sale rapace qui n'avait jamais pensé qu'à lui ni rien fait pour elle... ! Et Manuel en était malade de penser à tout ce qu'elle réclamait ! Il aurait voulu la tuer, elle aussi ! La couper en dés pour la donner aux chiens, si seulement il avait eu des chiens fidèles et loyaux. Du reste, cette idée ne fit que traverser son cerveau fiévreux.

En fait, il grinçait des dents.

Sans voiture, les nuits, il allait en scooter près de l'immeuble et se cachait dans un hall d'escaliers en constatant qu'Ivan venait chaque lundi. Un matin, vers 4 h 00, il téléphona à l'avocat lequel appela un huissier de justice et un officier de police, pour se donner rendez-vous.

Il était 5 h 12 ; le jour peignait déjà les nuages des collines quand le trio sonna bientôt au domicile de l'épouse.

Dehors, Manuel, qui tenait sa vengeance, pleurait de joie d'imaginer sa femme ouvrir en peignoir, de sa belle insolence, et Ivan, surpris dans le lit chaud.

Il imaginait les trois hommes toucher les draps et harceler Ivan de questions. Et la sensation de s'être ôté du poids de cocu le fit éclater de rire. Rire qu'il attribua à l'émotion vibrante de sa joie.

Au retour des trois hommes, Manuel allait mieux. Il resta avec l'avocat et le quitta à l'aube tandis que le soleil grimpait sur les nuages.

L'avocat ne montrait pas qu'il méprisait ce genre d'affaire. Dans son cabinet, le client était roi, et il avait bien remarqué que Manuel avait l'ambition de devenir empereur.

Le lendemain, Manuel parcourut la ville à pied.

Il acheta une voiture à bas prix et partit à Lisbonne voir de la famille. Il avait, au pays, une maison sur laquelle sa femme réclamait des parts et s'arrangea avec un second avocat pour évaluer cette maison au plus bas. Ce séjour fut rapide et, de retour chez lui, ses meubles avaient disparu. Sa femme Thérèse

les avait récupéré. Toujours marié, il ne pouvait porter plainte et il se résigna, avec amertume, à camper. Il racheta une cuisinière, une table qu'il plaça dans le salon, coupa du bois, fit du feu dans la cheminée et s'assit sur la seule chaise qu'elle lui avait laissée. Il examina ensuite les pièces à conviction qu'il avait dans un classeur, se chauffa devant l'âtre et dormit sur la chaise.

Le jour suivant, il changea les serrures.

★ ★

★

Manuel avait aussi constaté que ses enfants ne lui accordaient plus la même attention qu'avant... Bien entendu, il ne les voyait qu'un week-end sur deux, mais cela expliquait-il qu'ils fussent plus distants et silencieux quand il passait justement plus du temps avec eux? Depuis quelques semaines, leur mère les couvrait de cadeaux, chose qu'il ne faisait presque jamais, sauf aux fêtes ou aux grands événements. Il était largué, persuadé qu'il ne redresserait jamais la barre. Ceci l'accabla. L'actualité, c'était sa maison vide et ses enfants qui ne lui parlaient plus.

Au restaurant, Manuel n'y alla plus. Il chercha le licenciement en préservant ses droits et se servit du fait qu'il n'avait plus la force de reprendre le travail depuis le constat d'adultère.

S'étant inscrit à l'Assedic, il dénicha un poste de réceptionniste dans un hôtel et racheta des meubles d'occasion.

Dans son atelier, Manuel s'attela à des jardinières en plâtre qu'il vendait au noir pour échapper au fisc et prouver auprès des tribunaux qu'il ne gagnait pas assez pour verser une pension à ses enfants. Tous les moyens étaient bons. Alors il s'occupait. S'il ne travaillait pas, il bricolait, consolidait sa maison. Il voulait sous-louer l'étage.

Il passa une annonce.

Un couple se présenta à la porte. Manuel fit visiter l'espace qu'il leur réservait. Le couple fut ravi. Ils s'entendirent sur le

prix du loyer et Manuel sortit sa vieille et poussiéreuse bouteille de Porto du placard histoire de fêter l'événement.

Il était heureux d'avoir de la compagnie.

Bien sûr, ils avaient leur indépendance. La maison avait une entrée à l'étage et Manuel gardait l'accès par les baies vitrées de la terrasse, mais c'était sans importance.

Un jour, à l'aube, il entendit frapper contre la baie vitrée. Manuel avait allumé la terrasse et enfilé un peignoir pour ouvrir, quand il vit trois flics, munis d'un mandat, venus le perquisitionner. Manuel était perplexe quant aux façons de faire, mais ne put rien dire. Les trois flics le conduisirent alors à Irun, au Q.G. de la frontière.

Mais pourquoi, grand Dieu ?

Eh bien, il y a 5 ou 6 ans, Manuel avait ramené des poulets et des lapins du Portugal, et l'élevage sauvage étant interdit en France, on voulait savoir où étaient ces animaux ?

Manuel se souvenait bien d'eux, mais ça remontait à des lustres !

C'était donc la brigade des fraudes et, après 2 h 00 de bavardage astreignant, Manuel avoua qu'il avait ramené six poulets et deux lapins et qu'il ne savait plus où ils étaient... depuis le temps ! Alors, il signa le procès-verbal et prit le bus pour rentrer chez lui, maudissant en chemin sa femme qui était sûrement derrière tout ça.

★ ★

★

Le jour du divorce, pluie et vent sévirent. Manuel avait enfilé sa belle veste noire en alpaga, de façon à marquer le deuil en Portugais qu'il était. Il voulait être beau exprès. Il était même allé chez le coiffeur, s'était impeccablement rasé, acheté un costume de chez Cardin, de fines chaussures en daim, et, triste comme on l'est en de pareille circonstance, c'est le visage brisé qu'il se rendit dans le bureau du juge. C'est exact, ce jour-là, il aurait préféré

qu'il pleuve un ragoût de salsifis plutôt qu'un divorce, mais les salsifis, hélas, ne tombaient pas ! et dans le bureau du juge, chacun assis en piquet, s'observa en chien de faïence en jouant la carte de l'indifférence. Une fois sortis du tribunal, sa femme, qui marchait à sa droite, s'arrêta pour lui cracher au visage, l'insulter et le traiter de rat qui bouffait sa merde ! Et Manuel ne fit rien, bien qu'il sentît une décharge dans son cerveau qui le poussait à donner le plus grand coup de poing de sa vie !

Une vieille sur le trottoir le dévisagea. Pathétique, Manuel eut une mimique pincée, essuya le crachat avec un mouchoir et sauta dans sa voiture.

La semaine suivante parut issue des intestins d'une momie ; puante ; poisseuse ; à rallonge. Pourtant, le soleil brillait. Le ciel était éblouissant, mais, au-delà, se cachait l'exil. Les remords. Les sentiments fracturés. L'existence, il la voyait comme un trou fait d'inutilité. Il fallait tout refaire, reconstruire, et se battre ! se battre ! la partie n'étant pas finie ! Les Prud'hommes se joueraient d'ici peu... Il misait sur l'affaire pour toucher le paquet et se venger d'Ivan. Oh, il comptait sur la divine justice pour ramasser le pactole ! Enfin, il avait besoin de se changer les idées et sortit avec un ami, représentant en alcools qui s'intéressait plus à ce qu'il buvait qu'au parfum des femmes qu'il draguait. En général, Manuel s'en tirait bien à la drague, mais il avait un hic : il parlait trop. Un manque d'assurance qui, au fond, cachait une grande timidité. Et quand il se mettait à parler trop, les femmes fuyaient. En plus, il parlait de ses problèmes ou en riait pour être comique, chose qui gênait ou effrayait ses interlocutrices.

Les femmes – hélas – aiment les hommes sérieux, surtout en amour.

Mais il avait rencontré une petite coiffeuse, blonde laquée, 40 ans, mince, avec des yeux verts. Rosalie. Et Rosalie aimait danser. Elle sortait chaque week-end à la recherche de l'homme rare. Manuel était-il cet homme ?

Manuel se foutait de Rosalie. Pour lui, Rosalie ne comptait qu'au lit, et, quand il avait tiré son coup, il partait en claquant la porte.

Avec les beaux jours, il multiplia ses aventures et rencontra une autre femme, Clodilde, grande rousse aux yeux noirs et aux jambes blanches comme des poteaux de football.

C'était une coiffeuse de 36 ans, prenant des cours de samba, salsa, mambo, etc. La danse, ça plaisait à Manuel. Lorsqu'il dansait avec une partenaire, il la serrait dans ses bras pour exécuter des pas d'une cadence effrénée — tel l'indomptable Nijinsky — un fauve capable d'hypnotiser son public.

Il allait deux fois par semaine à ces fameux cours et fit bientôt la rencontre d'une Espagnole, Elvira, qui avait trois enfants, savait cuisiner, aimait baiser et vivait de pensions, et Elvira cherchait un homme pour fonder un foyer, alors que Manuel ne songeait qu'à jouir du présent et du si merveilleux sang des femmes.

★ ★

★

Manuel quitta Elvira pour coucher avec une de ses amies. Du reste, celle-ci se moquait bien de savoir ce qu'en penserait Elvira, elle était secrétaire, vivait dans un studio près de l'océan. Manuel s'y rendait en scooter. Sa voiture restait au garage, pour raison d'économie.

L'amie d'Elvira s'appelait Isabelle et répondait à ce que cherchait Manuel. Mignonne, fine, agréable et sachant faire la cuisine comme une vraie femme d'intérieur. Elle aimait lire, ayant pour habitude de fréquenter un cercle restreint d'amies qu'elle voyait les week-ends. Ses amours avec Manuel poivrèrent son amitié avec Elvira ; mais celle-ci s'en moquait. Ce qu'elle voulait, c'était Manuel pour elle, et lui, ce qu'il voulait, c'était rogner la galette, décrocher la timbale, amorcer la bombe avec laquelle il allait tout faire péter ! Et après ce terrible feu d'artifice, ramasser la

bonne galette croustillante qui glisserait toute seule dans son gosier!

Pour sûr, c'était tout réfléchi, et comment! Depuis 13 ans qu'il travaillait dans ce maudit restaurant et qu'il était abusé par son patron, il s'en tirerait avec l'avantage de réclamer des dommages et intérêts de taille! Oh, sûr, se disait-il, les juges trancheraient! Vu qu'il avait déjà perdu emploi, femme et enfants, il voulait à tout prix que l'avocat balance le paquet sur sa plaidoirie le jour du jugement. Seulement, ce jour-là, Ivan n'y était pas. Non seulement il ne vint pas, mais aucun représentant de sa partie n'était là en son nom! Ceci, du reste, irrita tant Manuel qu'il chargea l'affaire avec une virulence telle qu'elle le surprit lui-même.

Dans les tribunes, nul n'écoula ce qu'il eut à dire. L'affaire était égale à une autre. On ne devait pas mêler les histoires sentimentales et le travail, et sa femme n'avait rien à voir là-dedans, mais ce n'était pas tout.

De la prime de licenciement qu'il espérait toucher, on ne lui accorda que 10 % du salaire annuel pour chaque année passée à travailler, soit un cumul net de 11 800 francs, somme si ridicule qu'elle payait à peine ses factures en souffrance...! Quand Manuel, écœuré, quitta le tribunal, il marcha dans la rue et glissa sur un étron liquide. Il se releva, ôta sa veste et vit qu'il en avait sur les cheveux et au revers de sa chemise. Il lâcha le blouson et se boucha le nez.

Sur le trottoir d'en face, une femme baladait un affreux teckel.

Manuel en aurait vomi.

Il gémit, frappa sur la façade du tribunal et saigna. C'était le bouquet! Il reprit alors son scooter et se dépêcha de rentrer chez lui se laver.

Un après-midi, sa fille réclama avec insistance un scooter, mais Manuel dit qu'il n'avait pas l'argent pour faire une telle

dépense! Un scooter, et même une petite cylindrée, mais elle n’y pensait pas! ça coûtait une fortune! Non. Pas maintenant, lui dit-il, et il renvoya cette discussion à plus tard. Aussitôt, sa fille l’insulta, le traita de rat qui suçait des bites, qu’il devait rôder au phare pour se faire enculer! Manuel frappa sa fille laquelle en profita pour lui jeter au visage des injures haineuses qui, suivant un prolongement insidieux, ébranla fortement Manuel.

Ensuite de quoi, sa fille, qui fêtait ses 14 ans, cessa définitivement de le voir.

★ ★

★

Avec le retour du soleil, Manuel se mit à fabriquer des jardinières. Des amis, des voisins lui en avaient acheté et il créait maintenant des moules afin d’en produire en quantité. Il gardait toujours son emploi de réceptionniste, cela lui procurait des bulletins de paie, car même s’il était divorcé, il devait en avoir pour réclamer la garde d’un de ses enfants. Enfin, il planifiait ses activités entre les cours de danse où il voyait Clodilde, le week-end avec Rosalie, et, entre les deux, Isabelle qu’il baisait vite fait.

Enfin, ce qui manquait à Manuel, c’était de ne plus voir sa famille, le soir, réunie autour de lui. Eh oui, la solitude le tuait, et c’est pourquoi il bougeait tant pour injecter un peu de vie dans la sienne.

La cuisine, donc, qu’il avait abandonnée, tombait en décrépitude. L’entrée ne valait guère mieux. Elle méritait un bon coup de peinture. Les charnières de la porte du garage se dégondaient, et menaçaient la porte de tomber, mais c’étaient là des choses dont il se moquait, considérant qu’il avait plus important à faire avec les jardinières.

Un jour qu’il sortait de chez Rosalie, pressé d’aller chez Isabelle, il dérapa, fit un bond de cabri par-dessus l’engin et se retrouva, sous 38°, à plat ventre sur la chaussée.

C'était l'après-midi.

La route était déserte.

Il rampa, sortit un mouchoir pour éponger le sang sur sa joue, mais la douleur augmentait, augmentait et devenait intolérable. Il hurla, mit le poing dans sa bouche et perdit tout à coup conscience.

Le voici sur un lit d'hôpital. Dehors, par la fenêtre, une vache broutait. Manuel grimaçait, étendu sur le lit.

Il demanda à l'infirmière qui l'avait conduit ici et celle-ci répondit qu'elle venait juste de prendre son service et que les cas comme le sien arrivaient en général par les urgences et patati et patata...

Sur les collines, un arbre entonnait des bourgeons fugaces.

Paralysé, Manuel voulut quitter le lit, mais cria si fort qu'un interne affolé accourut dans la chambre pour prévenir celui-ci que la paralysie n'était sans doute que momentanée et qu'il devait être patient. Manuel lui demanda pour combien de temps, mais l'interne hocha dubitativement la tête pour ajouter qu'il l'ignorait... Une infirmière rehaussa l'oreiller sous le dos de Manuel pour glisser une tablette à sa droite, dont le regard, livide, parcourait le plafond.

Il pensa alors à la danse, à ses jambes, à la vieille, à l'accident, à Ivan, à ses enfants, à sa maison, aux flics, à Clodilde, à Rosalie, à Isabelle, au divorce et à tout ce qu'il avait perdu. Il soupira, eut une brève pensée pour son ex-femme et, tournant la tête, fixa les fougueux bourgeons.

On frappa.

C'était l'heure du repas.

★ ★

★